

Face au monde, figures du poète

## Ce n'est pas rien, la poésie

Marie Claire Bancquart

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002  
Face au monde, figures du poète

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bancquart, M. C. (2002). Ce n'est pas rien, la poésie. *Liberté*, 44(4), 9–11.

# Ce n'est pas rien, la poésie

Marie Claire Bancquart

« Quelle parole aujourd'hui » pour le poète ? Sûrement pas la parole d'un prophète ou d'un meneur d'hommes, comme l'ont cru les romantiques, relayés par les surréalistes. Mais pas non plus la parole retirée du monde, jouant sur elle-même, et qui se croit autosuffisante. C'est encore un romantisme, mais tourné à l'envers.

Permettez-moi de citer un passage de « Qui voyage le soir » publié dans mon récent recueil *Rituel d'emportement* :

J'écris seulement pour parler de la vie, de l'amour, de la mort, de la révolte. Ce n'est pas tout. Ce n'est pas rien, non plus. Heurter l'impossible, mettre de l'énergie en mots ; en donner peut-être à quelques hommes, même dans le dénuement. On reste en poésie, après s'être rendu compte qu'elle ne transgresse jamais toutes les limites, qu'elle ne change pas toute la vie. On a une nouvelle fois souffert du

très relatif, du très éphémère qui est dans notre corps. Mais en faveur du très précieux qui s'y trouve aussi, on a pris la résolution d'aller toujours. On écrit pour cerner. Pour réclamer, pour célébrer. Pour déranger.

Oui, cherchant en poésie le mot le plus juste possible, dans une langue dépouillée, on dérange la langue de bois facile que la société met partout en place. On dérange un ordre du monde fondé sur la rentabilité, la « communication » superficielle et rapide. La poésie est une école de lenteur, pour celui qui la fabrique et celui qui la lit. Elle contient beaucoup de silence. Elle invite à entrer dans notre corps, à sentir cette existence si étrange de nos organes qui y vivent par eux-mêmes sans que nous y puissions rien : qui sont nous, et pas nous. Elle montre l'affreuse absurdité de la terre, où tout ce qui vit se nourrit de la mort des autres. Mais aussi la magnificence de la terre, où tout ce qui vit partage le même ADN, où nous sommes englobés dans une pulsion générale de l'univers. Et pas de tragique ! Pas de lyrisme gonflé, non plus ! Ils ne feraient que masquer cette énigme qui est au creux de nous, comme une vérité très simple. Je pense par expérience personnelle que, sans pouvoir la résoudre, nous acceptons de plus en plus grâce à la poésie d'entrer, par la mort, dans le jeu des choses. Et, vivants, comme nous percevons de plus en plus de relations avec le monde, nous en tirons des bonheurs intenses. Ce n'est pas rien, la poésie ! C'est une énergie. Notre monde en a besoin. On me dira qu'il va en sens contraire, et que les médias privilégient d'autres formes de la littérature, quand encore ils le font. Mais justement, se trouvant « au-dessus du radar », la poésie a la chance de garder une

indépendance : ne répond-elle pas à une demande de gens qui ont besoin de lenteur – de silence – d'énergie, dans une société qui leur est contraire ? Là est mon espoir, qui est modeste, mais têtu...